

Inconscient et création littéraire : sur « La Nouvelle Héloïse »

J.-L. Lecercle

Volume 1, numéro 2, août 1968

Roman et théâtre au XVIII^e siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500019ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500019ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lecercle, J.-L. (1968). Inconscient et création littéraire : sur « La Nouvelle Héloïse ». *Études littéraires*, 1(2), 197–204. <https://doi.org/10.7202/500019ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1968

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

INCONSCIENT ET CRÉATION LITTÉRAIRE: SUR «LA NOUVELLE HÉLOÏSE»

j.-l. lecercle

Incontestablement, la psychologie des profondeurs, en ces dernières années, a renouvelé la critique. Et quand il s'agit d'une âme aussi tourmentée que Jean-Jacques, elle ne pouvait manquer de jeter des lueurs nouvelles. L'ouvrage de M. Starobinski, pour ne parler que de lui, est désormais classique. Cet effort a été particulièrement fécond au sujet de *la Nouvelle Héloïse*. On sait combien ce grand roman avait été négligé, voire méprisé, au cours du siècle dernier. Le nôtre a redécouvert tout d'abord son importance philosophique. Mais jusqu'à ces dernières années, il n'avait à peu près pas suscité de tentatives d'explications littéraires. La situation, surtout depuis la publication de l'édition de la Pléiade¹, est bien changée à cet égard. On découvre maintenant l'extraordinaire richesse de cette œuvre ; on sent qu'il y a bien des lectures possibles et les personnages sont l'objet d'interprétations multiples. Le danger est l'arbitraire, si l'on applique sans prudence les découvertes de Freud en perdant de vue les conditions historiques. La critique ne peut se passer de l'histoire ; si bien des lectures sont possibles, toutes ne le sont pas. Il est fort dangereux de répondre : sans doute l'écrivain n'avait pas pensé à cela, mais il l'a mis *inconsciemment* dans son texte, et j'ai le droit de le dégager. C'est souvent vrai, mais gare aux contre-sens. Les mots qu'a employés l'écrivain se sont chargés aujourd'hui d'autres significations qui nous masquent sa conscience, et aussi son inconscient. Il me semble qu'on va parfois trop vite en attribuant à l'inconscient de l'auteur ce qui n'est qu'une résonance acquise par les mots pendant les époques ultérieures.

Prenons un exemple : il y a dix ans M. Hans Wolpe publiait un intéressant article intitulé « Psychological Ambiguity in *la Nouvelle*

¹ *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, 1961. Toutes les citations renvoient à cette édition.

Héloïse »². L'auteur s'applique à mettre en lumière toute l'importance et la complexité du personnage de Claire, qui n'est pas une simple confidente, mais qui forme avec les deux amants un trio où elle joue un rôle essentiel. Il existe entre les trois, y compris entre Claire et Julie, des liens érotiques :

« The element of eroticism between the two cousins is not presented or even mentioned. It exists, however, for eroticism is part of total love³. »

Et M. Wolpe cite, entre autres textes, cette description, par l'amant, des embrassements des deux cousines :

« Dieux ! quel ravissant spectacle ou plutôt quelle extase, de voir deux Beautés si touchantes s'embrasser tendrement, le visage de l'une se pencher sur le sein de l'autre, leurs douces larmes se confondre, et baigner ce sein charmant comme la rosée du Ciel humecte un lis fraîchement éclos ! J'étois jaloux d'une amitié si tendre ; je lui trouvois je ne sais quoi de plus intéressant qu'à l'amour même, et je me voulois une sorte de mal de ne pouvoir t'offrir des consolations aussi chères, sans les troubler par l'agitation de mes transports. Non, rien, rien sur la terre n'est capable d'exciter un si voluptueux attendrissement que vos mutuelles caresses, et le spectacle de deux amans eût offert à mes yeux une sensation moins délicieuse⁴. »

Certes l'article de M. Wolpe est nuancé ; il se défend de faire de Claire une Sapho. Mais l'idée est lancée, et il me souvient d'avoir lu sous la plume d'un critique que M. Wolpe avait découvert les tendances lesbiennes de Claire et de Julie.

Sans aucun doute si un romancier contemporain écrivait quelque chose d'approchant, on serait fondé à trouver dans ce texte une de ces erreurs de l'amour auxquelles notre siècle a accordé des droits littéraires. Mais il s'agit de Rousseau, et nous devons y regarder de plus près.

² *University of Toronto Quarterly*, April 1959, pp. 279-290. Je souscris à la conclusion : plus qu'un roman-confession, *la Nouvelle Héloïse* est un rêve, à la vérité duquel sa valeur littéraire permet de croire.

³ *Ibid.*, p. 289.

⁴ *La Nouvelle Héloïse*, O. c., t. II, p. 115.

Tout d'abord, s'il y a tendances lesbiennes, elles ne peuvent être qu'inconscientes. Rien, dans tout le roman, ne permet d'y voir l'expression volontaire d'une déviation, et je ne crois pas que personne ait jamais prétendu le contraire. Mais quand on parle de l'inconscient des personnages romanesques, on a parfois tendance à oublier qu'il ne s'agit pas de personnes réelles. Ils n'ont pas d'autre inconscient que celui que l'auteur leur a attribué. Chez ceux de la JULIE, beaucoup relève de l'inconscient parce que Rousseau l'a voulu ainsi. C'est lui-même qui souligne dans ses préfaces que ses « petits bonshommes » sont souvent en plein « délire ». Il est le premier à voir et à dire que ce n'est pas la raison qui les mène, mais des impulsions irréflechies, contradictoires ; et s'il n'emploie pas le mot inconscient, c'est que ce mot n'appartient pas au vocabulaire du temps. Mais Rousseau peut-il avoir consciemment attribué des tendances lesbiennes à sa Julie, cette créature divine ? On ne trouvera pas pour le croire l'ombre d'un argument. Il faut donc se rabattre sur l'inconscient de Rousseau. Mais quel sens cela aurait-il de parler d'un saphisme inconscient chez Rousseau ? À moins qu'on ne découvre qu'il a été inconsciemment voyeur de lesbiennes ? Nous nous enfonçons dans l'arbitraire. Pourquoi ne pas chercher dans le langage lui-même les raisons de cette ambiguïté que découvre M. Wolpe ? L'histoire littéraire doit ici reprendre ses droits. Elle nous apprend que les âmes sensibles ont pour qualité première une extrême vivacité de réaction. Les sentiments sont rapidement portés chez elles au degré d'intensité le plus élevé. D'où cet expressionnisme du style qu'on trouve non seulement chez Rousseau, mais à travers tout le siècle, de Prévost à Restif, en passant par Diderot. La violence des émotions ne connaît qu'un vocabulaire. Quels que soient les sentiments, amitié, amour filial, paternel, amour-passion, les moyens d'expression : gestes et mots, sont les mêmes. On trouverait de ce fait, dans *la Nouvelle Héloïse*, mille exemples. Claire, ainsi que l'amant, « vole » vers l'objet aimé. Doit-on en déduire qu'elle « vole » par amour, et non par amitié ? M. Wolpe a bien senti la difficulté, lui qui écrit :

« It is not to love that the two cousins have given themselves entirely, but to the most passionate of friendships⁵. »

Mais il hésite : citant ces mots de Claire à Julie : « je n'aime parfaitement que toi seule⁶ », il commente : « *Perfectly means with a com-*

⁵ *Op. cit.*, p. 287.

⁶ *La Nouvelle Héloïse*, p. 207.

plete love⁷». Or, dit-il plus loin, « eroticism is part of total love⁸ ». L'ambiguïté est dans le verbe aimer, et dans le fait que l'amitié selon Rousseau, et selon son temps, peut provoquer des gestes aussi pathétiques que l'amour le plus passionné. Selon une éthique et une esthétique propres à l'époque, ces sentiments ne se manifestent jamais avec trop de fureur. C'est pourquoi Claire après la mort de Julie — « les convulsions dont elle étoit agitée avoient quelque chose d'effrayant⁹ » — se convulsionne autant que l'amant quand Julie va céder : « Je le vis dans des agitations convulsives, prêt à s'évanouir à mes pieds¹⁰. » C'est pourquoi Julie, entrant dans la chambre de sa mère, se comporte à l'égard des vêtements de l'absente, un peu comme son amant dans l'attente du rendez-vous : « Voyant quelques unes de ses hardes encore éparses, je les ai toutes baisées l'une après l'autre en fondant en larmes¹¹. » Si l'on ne tenait compte de cet expressionnisme, on pourrait multiplier les interprétations équivoques. Voyons Julie parler de son père : « Quel charme c'est de sentir dans ces purs et sacrés embrassements le sein d'un pere palpiter d'aise contre celui de sa fille¹² » ; ou bien quand, après une scène de violence, elle est assise sur les genoux paternels : « Je sentais de tems en tems ses bras se presser contre mes flancs avec un soupir assés mal étouffé. [...] Une certaine gravité qu'on n'osoit quitter ; une certaine confusion qu'on n'osoit vaincre mettoient entre un pere et sa fille ce charmant embarras que la pudeur et l'amour donnent aux amans¹³. »

Là-dessus on pourrait facilement traiter de nigaude cette « tendre mere, transportée d'aise » qui « dévorait en secret un si doux spectacle¹⁴. »

Il serait aisé d'instruire un procès pour inceste. Voyez ce père qui refuse le jeune amant, qui impose à sa fille un homme âgé, très froid, de surcroît son ami. N'est-ce pas pour posséder sa fille par personne interposée ? Mais deux considérations doivent éliminer ces interprétations fantaisistes.

D'abord cet expressionnisme n'est nullement particulier à Rousseau. On sait quel culte Diderot a voué à l'amitié, de quel halo pathétique les mots « mon ami » sont entourés dans toute son

⁷ H. Wolpe, *op. cit.*, p. 284.

⁸ *Ibid.*, p. 289.

⁹ *La Nouvelle Héloïse*, p. 734.

¹⁰ *Ibid.*, p. 96.

¹¹ *Ibid.*, p. 114.

¹² *Ibid.*, p. 72.

¹³ *Ibid.*, p. 176.

¹⁴ *Ibid.*, p. 176.

œuvre, de quelles étreintes convulsives sont prodigues non seulement ses personnages, mais lui-même. Ce n'était pas seulement une mode littéraire ; il semble bien que les mœurs voulaient qu'on fût aussi théâtralement démonstratif. C'est pourquoi Wolmar n'a pas à se formaliser quand, en sa présence, Julie retrouve son amant :

« À l'instant, me voir, s'écrier, courir, s'élancer dans mes bras ne fut pour elle qu'une même chose. [...] Je puise dans ses bras la chaleur et la vie [...]. Un transport sacré nous tient dans un long silence étroitement embrassés¹⁵. »

D'autre part, beaucoup l'ont dit, et notamment M. Wolpe, *la Nouvelle Héloïse* est un rêve. Ses créatures sont des êtres uniques et supraterrrestres :

« Il n'y aura jamais qu'une Julie au monde [...]. Le ciel semble l'avoir donnée à la terre¹⁶. »

Les liens qui les unissent sont eux aussi hors série, ce qui ne veut pas dire hors nature. Saint-Preux crie à Julie et à Claire : « Femmes uniques sur la terre. Chacune de vous est le seul objet digne du cœur de l'autre¹⁷. » C'est pourquoi leur amitié « n'eut jamais d'égale¹⁸ ». De même que les amants confondent leurs âmes, Claire et Julie ne font qu'une même personne : « Tien mon âme à couvert dans la tienne, que sert aux inséparables d'en avoir deux¹⁹ ? » Le royaume de Clarens est une tentative de fusion totale entre plusieurs êtres unis par tous les liens de l'amour et de l'amitié. Mais c'est dès le début du roman que Julie et Claire forment un couple indissociable. La fille blonde et tendre est complémentaire de la brune piquante. Elles ont « une parfaite conformité de goûts et d'humeurs avec des tempéramens contraires²⁰ ». Aussi « chacune des deux y perdrait beaucoup si le sort nous eut séparées²¹ ». Saint-Preux ne sépare pas dans son cœur les inséparables : « Je

¹⁵ *Ibid.*, pp. 420-421.

¹⁶ *Ibid.*, p. 532.

¹⁷ *Ibid.*, p. 396.

¹⁸ *Ibid.*, p. 195.

¹⁹ *Ibid.*, p. 647.

²⁰ *Ibid.*, p. 204.

²¹ *Ibid.*, p. 410.

n'ai vu Julie encore qu'à demi quand je n'ai pas vû sa cousine²². » Après la mort de Julie, Claire ne peut plus être elle-même. Elle reste égarée ; ayant perdu celle qui était la tendresse incarnée, il semble qu'elle ait perdu elle-même de son pouvoir d'aimer :

« Je suis seule au milieu de tout le monde. Un morne silence regne autour de moi. Dans mon stupide abattement je n'ai plus de commerce avec personne²³. »

Rousseau a été hanté dans toute son œuvre par le drame de la solitude individuelle. La JULIE est une tentative romanesque de conjuration de cette solitude. Et c'est le spectacle d'une union totale, dans laquelle l'individu se fond avec délices dans une communion, qui enivre Saint-Preux, dans le passage précédemment cité, sans qu'il faille y voir, inconscient ou non, un plaisir charnel équivoque.

Mais Rousseau est un maître romancier. Ce qui complique tout, c'est que ces créatures de rêve, il a parfaitement réussi à les intégrer à la vie. Julie, Saint-Preux et Claire sont des êtres d'une étonnante complexité, ce qui permet les interprétations les plus variées, les plus contradictoires.

Prenons l'article de M. Lester G. Crocker : « Julie ou la Nouvelle Duplicité »²⁴. Comment explique-t-il la lettre par laquelle Julie propose à Claire d'épouser Saint-Preux (V, 13) ?

« Pour réussir, elle fait savoir à Claire qu'elle comprend ce que sa compagne lui avait toujours caché, qu'elle aussi avait aimé Saint-Preux et se serait laissé séduire si Julie ne l'avait prévenue²⁵. »

C'est incontestable, et le texte jusqu'ici n'est pas sollicité²⁶. Mais l'auteur ajoute « quelques conjectures, que nous donnons pour telles ». Il revoit toute la première moitié du roman dans cet éclairage : toute l'attitude de Claire à l'égard des amants s'explique « par une jalousie sans doute inavouée à elle-même ». Et si elle

²² *Ibid.*, p. 426.

²³ *Ibid.*, p. 744.

²⁴ *Annales Jean-Jacques Rousseau*, t. XXXVI, 1963-1965, Genève, A. Jullien, s. d., pp. 105-152.

²⁵ P. 140.

²⁶ *La Nouvelle Héloïse*, p. 630.

refuse finalement d'épouser Saint-Preux, ce serait par un sentiment de culpabilité « disons un malaise, conscient ou inconscient, devant l'idée de profiter du malheur de son amie ».

Ainsi M. Wolpe pourrait découvrir dans l'inconscient de Claire de la jalousie à l'égard de Saint-Preux qui lui a pris Julie ; M. Crocker y voit de la jalousie à l'égard de Julie qui lui a pris Saint-Preux. De toute façon voilà un inconscient bien suspect. Mais les conjectures de M. Crocker sont toutes gratuites, et il ne peut citer aucun texte pour les soutenir. Oublie-t-il que c'est Claire qui a rappelé l'amant de son rocher de Meillerie quand Julie était mourante ? Qu'elle avait prévu le péril, mais qu'elle avait consenti à quitter Julie, parce qu'elle ne le croyait pas imminent²⁷ ? Quelle « téméraire confiance » pour une fille jalouse ! Toutes les interventions ultérieures de Claire sont expliquées par le souci de sauver la réputation de Julie, de sauver sa vertu, et, en définitive, son bonheur. On ne peut leur attribuer des motifs inconscients que si l'auteur les suggère par quelque détail. J'attends qu'on en trouve ! Et cela aurait-il un sens de soutenir que Rousseau a, inconsciemment, fait agir Claire par jalousie ? Est-ce à dire que toute jalousie, que tout sentiment trouble, soient exclus entre les deux femmes ? Je ne le pense pas. La lettre V, 13 est un chef-d'œuvre de profondeur psychologique. Toutes les raisons que donne Julie sont des faux semblants, qui ne trompent pas Claire : « J'aperçois vos ruses, ma mignonne²⁸. » M. Crocker me paraît plus près du vrai quand il écrit que Julie tente d'échapper au danger en jetant Claire dans les bras de Saint-Preux et que Claire est pour elle à ce moment-là un instrument qui lui permet de garder son amant tout en le rendant inoffensif, qui lui permet de le posséder par personne interposée²⁹. Ici on interprète le texte, on le modernise peut-être un peu trop par le vocabulaire qu'en emploie. Mais il ne semble pas qu'on le force. Rousseau a laissé un léger indice qui ouvre la porte sur les mobiles souterrains sans les tirer tout à fait de l'ombre : sa fille Henriette révèle à Claire que Julie en terminant cette fameuse lettre, avait les yeux rouges³⁰. Julie, créature de rêve, continue à aimer passionnément son amant, avec la même intensité qu'au premier jour ; elle a la même tendresse passionnée pour son amie ; elle les réunit dans son cœur. Mais elle est femme, et combien vivante ! Le démon de la jalousie se manifeste à travers la tendresse.

²⁷ *Ibid.*, p. 97.

²⁸ *Ibid.*, p. 647.

²⁹ *Op. cit.*, p. 144.

³⁰ *La Nouvelle Héloïse*, p. 636.

Jean-Jacques, sans doute, était loin d'être conscient de tout ce qu'il nous livre dans sa *Julie*, mais il est temps de retrouver tout ce qu'il y a de diaboliquement combiné, de savant, de concerté³¹ dans l'art de *la Nouvelle Héloïse*.

Université de Paris

³¹ « Concertant », écrit M. H. Coulet dans un article récent : « Sur la composition de *la Nouvelle Héloïse* » (*l'Information littéraire*, janvier-février 1968, pp. 18-21) aux conclusions duquel je souscris entièrement.
